

TINA, ou la réalité



Patrick Kabakdjian

De quelle étoffe est-il fait cet homme-là, se disait le Smicard. S'il est payé mille fois plus que moi, c'est bien qu'il n'est pas fait de la même eau que moi-même. S'il gagne autant, c'est donc sûrement qu'il le vaut bien. D'ailleurs, il semblerait qu'on se les arrache ces hommes-là, tout autour de la planète. Ils sont, quant à eux, très susceptibles, très volatiles, car si la Société ne les rémunère pas à leur juste valeur, ils s'évaporent ; c'est-à-dire qu'ils partent « à l'étranger ». J'ai bien compris qu'il ne fallait pas les vexer : la collectivité nationale ne pourrait pas se passer d'eux ; ils savent des choses que peu savent, ils savent faire des choses miraculeuses, comme de multiplier les bénéfices de la Société, c'est donc tout-à-fait normal qu'ils en récupèrent leur quote-part. J'aimerais bien en rencontrer un, se disait le Smicard rêveusement. Si je parvenais à profiter de son aura, ma pauvre nature s'en trouverait améliorée ; et si je peux lui serrer la main, ce serait encore mieux, son fluide génial s'épancherait un petit peu en moi, ce qui ne pourrait avoir que des effets bénéfiques. Mais vraiment, j'aimerais approcher de ce mystère qu'on doit ressentir inexplicablement à leur contact. Ils sont bien d'un autre monde que le mien, et pourtant ils sont au monde. On ne peut pas les approcher dans leurs tours de verre verrouillées par les Cerbères à oreillettes et Ray-ban, heureusement qu'il y a les films à la télé pour nous donner une idée de ce qu'ils sont. C'est grâce à ces films qu'on peut comprendre qu'eux seuls savent comment sauver le monde. J'ai entendu l'autre jour quelqu'un dire que le monde était ingrat avec eux, qu'on ne se rendait pas compte de tout ce qu'ils faisaient pour « garantir le Produit National Brut ». C'est certain qu'ils produisent tellement plus de richesses que moi, qui ne fais que ramasser des conteneurs pour les vider dans d'autres conteneurs. Si ces gens n'étaient pas là pour faire tourner la production, qui le ferait à leur place ? Eux seuls sont capables de maîtriser tous les mécanismes qui font que la machine économique fonctionne et

que tout continue à fonctionner. Que se passerait-il si tout le système s'enrayait ? C'est là leur grand souci, et on comprend qu'ils aient besoin de décompresser de temps en temps, qu'ils aient besoin d'oublier un peu tous ces chiffres qui tournent dans leur tête. Car c'est bien cela leur spécialité le Chiffre et ses mystères. Ils connaissent le secret du Zéro et de l'Infini ; ils font face à des équations qui briseraient les capacités de mon pauvre esprit, moi qui ai toujours été nul en maths. Mes parents me l'avaient bien dit, que je devais travailler en maths, mais je n'ai jamais réussi à me sentir vivant parmi tous ces chiffres et ces formules que je n'arrivais pas à retenir. Eux les retiennent, leur esprit fonctionne comme un ordinateur, il n'est pas troublé par d'autres mauvaises pensées ; et grâce à eux, on envoie des hommes dans la lune et on fait pousser des usines dans les déserts. Oui, mes parents avaient raison et je suis désolé de les avoir déçus. Mais heureusement qu'il existe certains êtres qui peuvent corriger l'imperfection de la nature par la puissance de leurs calculs. Oui, mes parents avaient raison, je ne suis qu'un médiocre, je suis dans mon être incapable d'accéder à un niveau de vie supérieur. Je suis d'un être médiocre. C'est ce que j'ai à être. Quel est le poids de mon être comparé à celui de ceux qui mettent le monde en mouvement ? Eux sont d'un être grand et plein, ils sont à fond dans les choses. Ils ont le meilleur puisqu'ils sont les meilleurs. Mon ami Jules lui, ne les aime pas beaucoup ; je crois qu'il est jaloux de leur être. Mais il se fait du mal, par moments, j'ai le sentiment que ça finira mal pour lui. Il m'a dit l'autre jour que ce qui le fascinait le plus, c'était la possibilité qu'ils avaient d'échapper à la pluie et au froid quand ils le voulaient : il leur suffisait de prendre l'avion et de changer d'hémisphère au bon moment. Je lui ai dit que moi, j'aimais bien la pluie, parfois. Mais ce dont je suis sûr, c'est que ce n'est jamais bien d'avoir une telle détestation en soi pour d'autres, même si je dois bien avouer que, par moments, je le comprends. Il y a tellement de choses qui lui restent en travers de la gorge, comme il dit, qu'il a besoin de gueuler pour essayer de les faire passer ; mais là, il n'a rien trouvé de mieux que l'alcool. Et c'est vrai que moi aussi, ça

m'aide de boire des coups avec lui ; il faut juste que je fasse attention d'arrêter un peu avant lui, pour pouvoir le ramener chez lui dans ma voiture. Mais ces temps-ci, je suis un peu fatigué de ces soirées, car Jules a le vin triste, il se met toujours à pleurer pendant le retour, et moi j'ai bien du mal à garder le moral, avec tout ce qu'il dit entre ses larmes, et qui me va droit au cœur et au cerveau. À l'écouter, je finirais par croire aussi que tout est fichu pour moi et qu'il n'y a pas d'alternative à ma misère. Le pire, c'est que, dans ces moments-là, Juju se met à philosopher, comme il dit, parce qu'il a lu des articles dans des revues qui lui ont fait comprendre pourquoi il allait si mal. Ce que moi je ne comprends pas, c'est pourquoi la philosophie ne l'aide pas mieux à supporter sa condition ; c'est en tous cas, à ce que je crois, ce qu'on peut en attendre. Mais lui dit qu'il a ressenti terriblement les choses qui font sa solitude ; il dit qu'il est tellement abandonné qu'il ne lui reste plus que cet abandon : « c'est toute ma propriété, à moi qui n'ai rien » dit-il avec l'air d'être ailleurs. Ce qui m'effraye le plus, c'est la rage qui monte alors en lui ; je crois qu'à ces moments-là, j'ai vraiment peur de lui, ou pour lui, tant je le sens prêt à exploser et que ça pourrait faire du dégât, et pour lui et pour moi. Il voit le mal partout, il n'y a plus rien pour sauver le genre humain. Comment continuer à vivre parmi les hommes s'il ne reste que l'étalage de leurs vices ? Peut-être qu'il lit trop, ou des choses qui lui donnent le cafard. Il aime bien ça pourtant ; visiblement ça lui plaît de me parler de ses lectures. Il y a certaines phrases qu'il répète souvent, comme des formules qui l'aideraient à tenir le coup. Et moi je me demande si le remède n'est pas pire que le mal. Par exemple, il y a une formule qu'il aime par-dessus tout, d'autant plus qu'elle est en latin, et que ça lui rappelle ses années de lycée, où il avait encore des projets plein la tête. Il avait voulu faire du latin, c'était bizarre pour beaucoup d'entre nous, mais lui avait l'air de s'y retrouver, et d'y trouver de quoi s'orienter. En latin, c'est plus fort, c'est plus frappant, l'essentiel saute aux yeux, c'est ce qu'il dit, et ainsi de cette formule : *homo lupus homini*. « Tu pourras la faire graver sur ma pierre tombale » me dit Jules, en riant drôlement,

« quand les loups auront fini de me dévorer ! » Mais quand je lui dis que c'est le loup qu'il a en lui-même qui le ravage de l'intérieur, il devient soudain plus grave, et comme pétrifié : « je ne suis pas un loup, je n'ai jamais voulu être un loup », et quand je lui demande si on a le choix, il se met en colère, il devient même furieux, et, pour le coup, je le vois se décomposer devant moi. Oui, c'est sûr, l'alcool ne lui réussit pas... Une nuit, après une scène de ce genre, j'ai fait un rêve étrange et qui m'a laissé longtemps flotter dans une atmosphère où le vertige le disputait au malaise. Dans ce rêve, je m'éveillais en pleine nuit, dans une sorte de maison forestière que je ne connaissais pas, et mon regard fut attiré immédiatement par ce qui se passait dehors, et que je voyais très clairement dans la découpe de la fenêtre. La lune éclairait la forêt et, sur le coteau boisé qui faisait face à la maison, une bonne douzaine de loups blancs, assis, me regardaient. Ils étaient parfaitement immobiles, et je ne saurais dire ce qui était le plus inquiétant, de leur immobilité massive, ou du contraste saisissant entre la blancheur de leur pelage baigné de lune et l'acuité de leurs regards noirs. J'étais transi par l'indicible menace, malgré la chaleur boisée de la chambre où je me trouvais. Oui, c'est parfois difficile d'être l'ami de Jules, mais il pourrait sûrement en dire autant pour moi, car il me reproche souvent de rester passif devant ma vie. Finalement, si nous tenons l'un à l'autre, c'est parce que nous savons que notre amitié fait que nous nous sentons un peu moins seuls, chacun dans notre chambre boisée... N'empêche, ça m'attriste beaucoup de le voir ainsi dans sa dérive, de le sentir partir en chute libre sans que je n'y puisse rien. Je fais des efforts pour m'empêcher de penser jusqu'au bout ce qui pourrait lui arriver, vu que j'ai aussi du mal avec moi-même et avec ma vie qui ne décolle pas. Il y a des jours, pourtant, où elle est bien là, l'idée de savoir qui des deux tiendra le plus longtemps. C'est drôle comme, à de certains moments, on peut envisager sans trembler la fin du parcours, qu'on va rentrer dans l'ombre d'où l'on était sorti, doucement, sans même de grandes secousses ; on serait simplement arrivé à l'autre bout de la clairière où l'on était entré, il y a

longtemps, sans même s'en apercevoir. J'aime quand ces pensées-là tournent dans ma tête, j'y trouve un apaisement inespéré, mais elles me semblent si intimes que j'ai beaucoup de mal à les partager avec Jules. Il y a toujours trop de colère en lui pour qu'il puisse les accueillir. Je crois qu'il ne veut pas renoncer au désir d'être plus que ce qu'il est, il a comme un besoin de s'excéder lui-même, de projeter quelque chose de son être dans ce monde qui lui paraît tellement hostile et fermé. Il veut y figurer mieux qu'il ne l'a fait jusqu'ici. Moi aussi, j'ai cette envie-là, mais chez lui ça devient insupportable parce qu'il n'y a plus que l'urgence ; il est ravagé par ce sentiment d'urgence qui tourne à vide, sans aliment autre que sa propre substance ; ça le ronge jusqu'à l'os. Là encore, je dois résister à son énervement furieux, car je sens que je pourrais être facilement emporté dans ce tourbillon d'impatience. Mais il faut bien poser le pied quelque part, si on veut tenir debout, et lui flotte dans le vide. Je n'arrive pas à savoir si lui c'est moi en pire, ou moi en mieux. Et c'est un vrai problème, parce que je ne sais plus alors ce qui est vraiment à moi. On a peut-être trop de choses en commun. Par exemple, on a perdu nos parents presque en même temps, et à peu près de la même façon. Son père est mort comme le mien, vite, du cœur : rupture de l'aorte ou infarctus ; du coup, on n'a pas eu le temps de régler ce qu'il y avait à régler avec eux. Le sien lui était trop pesant, le mien trop absent, mais tous les deux, on aurait voulu avoir le temps de leur dire certaines choses, de remettre en place tout ce désordre, avant qu'ils ne s'effacent si inopinément. Même histoire avec sa mère et la mienne : maman s'est effacée début novembre, elle s'est éteinte comme une bougie, rongée de l'intérieur par ce qu'elle porta toute sa vie, comme une raison de vivre ; le jour de l'enterrement, tout était si gris, si froid et si triste. La mère de Jules, c'était en plein hiver, il neigeait beaucoup le jour de la crémation ; nous avons attendu longtemps sous la neige, devant le columbarium, Jules, du coup, avait les cheveux tout blancs. On n'a jamais vraiment parlé ensemble de l'accablement dans lequel nous ont plongés ces événements qui se sont succédé à un rythme drôlement cruel. Mais depuis,

chaque fois qu'on se voit, tout cela est présent entre nous, et c'est comme si on n'arrêtait pas d'en parler, mais sans dire un mot. C'est vrai que là, ça nous aurait fait quand même du bien, oui, beaucoup de bien, de pouvoir partir pour Tahiti, pour secouer toute cette neige et ce froid qui nous sont tombés dessus sans crier gare. Je dis Tahiti, parce que nous avons un ami commun, Olivier, qui est comédien, et qui a eu l'occasion de faire une tournée là-bas. « Tu sais, c'est tellement beau qu'on finit par croire en Dieu », c'était sa phrase pour dire ce qu'il avait ressenti sur la plage, devant l'océan. Oui, décidément, nous avons beaucoup de choses en commun avec Jules ; mais il faudra bien que je finisse par parler de ce qui a failli nous séparer de façon irréparable, mais qui finalement et bizarrement, a fini par nous réunir tout compte fait. Il faudra bien que je finisse par parler de Tina.

*

C'est donc la guerre ! me dit-il souvent. Comme pour ponctuer une phrase qu'il ne pourrait jamais finir autrement. Mais il continue pourtant : « mais je n'ai jamais choisi de la faire, cette guerre qui me traverse les os ; elle est tellement partout en moi, tellement dans ma tête : il y a des fois où je n'arrive même plus à savoir qui pense là-dedans à ma place...C'est surtout des phrases ou des mots qui viennent de l'extérieur et qui se mettent en boucle dans mes neurones. Je ne peux pas les arrêter, ni rien n'y faire. Mais ces mots vont avec des images aussi, souvent, et avec la voix de ceux qui les disent. Il y a d'ailleurs plus dans le son de la voix que dans les mots, parfois. Et ces visages qui s'obligent à paraître sérieux et responsables, et ces mots pesés qui s'en échappent...comment ne pas voir la violence qui affleure à certains moments juste sous la peau. [« Je dis des choses bien sérieuses et qui font preuve d'une grande responsabilité : je suis moi-même responsable de grandes affaires, puisque c'est moi qui ait été choisi pour exercer le pouvoir qu'il m'est à présent si facile à revendiquer. »] Et moi ce que j'entends en même temps, c'est la jubilation extrême d'énoncer cela, ce que je ressens vibrer dans les mots, c'est la pulsion brute, à l'état naissant, qui remue sous la nappe sonore, qui s'agite et qui agit celui qui parle : *parce que – n'est-ce pas – il faut éviter la guerre civile, enfin, jusqu'à un certain point. On ne va pas laisser toute cette puissance qui me remplit d'aise tomber hors de moi, hors de nous qui savons quoi en faire et comment la répartir entre nous. Qui l'aime me suive, qui aime me voir puissant me suive. Et ils me suivent ces impuissants qui attendent de moi que je leur jette quelques miettes de ma jouissance. Les autres*

râlent et en crèvent. Mais qu'ils crèvent donc aux yeux de ceux qui aiment ma puissance, et qui m'en aimeront davantage. Plus je suis attaché à ma puissance, plus je fascine, plus j'attire à moi ceux qui n'ont pas encore compris la réalité du mal qui domine le monde. Pourquoi ce désir de toujours vouloir partager ? L'obsession égalitaire est le plus grand fléau qui sévit sur l'humanité depuis la Révolution. Pourquoi vouloir espérer une société absolument égalitaire, partant d'où l'on part ? Je ne verrai jamais cette société, même si j'adhérais à l'espoir de sa possibilité. Pourquoi gâcher mon énergie et mon plaisir à l'édification de quelque chose que je pense impossible et même dégueulasse : tous égaux, pouacre ! Il est tellement plus simple de nous laisser faire, nous les efficaces, ceux qui en ont et qui en veulent toujours plus, il est tellement évident que c'est à nous que revient le soin de s'occuper des us et coutumes de ce monde qui nous convient si bien. Rien ne me dégoûte plus que ces bons sentiments larmoyants où nous autres, frères humains, communions dans la même mièvrerie et la même médiocrité. Les médiocres seront toujours médiocres, pourquoi perdre tant de temps à s'évertuer à les rendre meilleurs ? Ils n'ont besoin que d'être encadrés par nous autres, discrètement mais sûrement. Et qu'ils comprennent une fois pour toutes que c'est leur intérêt de nous laisser faire nos affaires entre nous. C'est nous qui leur donnons leur travail et de quoi ne pas crever de faim et de froid dans la première cabine téléphonique qu'ils méritent dans leur misère. Ça les avancerait à quoi qu'on partage les fortunes des « riches » ? Des perles aux cochons, c'est bien ce que dit le proverbe ? Et de toute façon, on sait bien qu'ils ont besoin de gens riches pour croire s'y mirer, de gens tellement riches qu'ils ne savent même plus ce que tellement veut dire. Salauds de pauvres.

Je suis poursuivi par cette immonde rumeur du monde jusque dans mon sommeil agité, je n'en dors plus, me dit Jules. Je vais en devenir fou, si ce n'est pas déjà ça la folie ; cette rumeur incessante de mots qui me blessent sans discontinuer. Tout ce que je vois de ce qui se passe dans le monde, tout ce que j'entends malgré moi, tout cela me rentre directement jusqu'au fond de mon

ventre et de mon cerveau ; j'en suis ravagé, je suis comme une éponge malade qui ne pourrait même plus expulser l'eau sale dont on l'a gorgée.

Alors bien sûr, quand j'ai rencontré Tina, ou plutôt, quand elle a croisé ma route, j'ai senti dans l'immédiateté de ce moment, dans sa perfection inespérée, que quelque chose de bien, de vivant, entraît en moi. Avant de me dire qu'elle était belle, j'étais déjà tout entier pris par elle, embarqué dans l'orbe irradiant de sensualité et d'énergie chaleureuse qui l'entourait. Je m'aperçus que j'entraîs en érection, en même temps que je ressentais comme des déchirements, des coupures de rasoir entre les reins et le cœur, exactement au milieu de moi-même, j'étais déchiré par la vie qui voulait jaillir de moi, et par l'effroi d'être rejeté dans ma solitude. C'était fait, c'en était fait de moi, tout était noué. La violence de la vague qui me soulevait maintenant me soulevait hors de ma vie, me rejetait dans un monde sans plus aucune sécurité, mais tellement plus vivant. La vague me giflait comme un rouleau océanique à me démantibuler sur la grève. Était-ce cela le sentiment du bonheur ? Mais alors pourquoi mêlé d'une angoisse nouvelle dont j'ignorais jusque là la couleur ?

*

Il était trois heures de l'après-midi, je traînais mon jour de congé comme un boulet, comme d'habitude, et là, le téléphone a sonné, mi-inquiet, mi-intéressé (ça me sortait de ma torpeur), j'ai décroché : c'était Tina. Aux premiers mots, j'ai senti comme un frisson qui me remontait des jambes jusque dans le ventre. C'est son timbre de voix modifié qui m'a fait comprendre qu'il s'était passé quelque chose de grave. « C'est toi, j'avais peur que tu ne réponde pas... - Oui, Tina ? ça ne va pas ?... – Jules s'est coupé les veines des deux bras. Il m'a appelé juste après, il était tellement bizarre... » Elle pleurait maintenant, brisée par une honte dont elle ne voulait pas être envahie. « Et alors ? » C'est tout ce que je pus dire dans un souffle étouffé, j'avais le cœur dans la gorge, je

n'arrivais plus à parler, j'étouffais de peur et de rage. « Il est à l'hôpital, le SAMU est arrivé à temps. Il est sous perfusion...tu sais, il y avait du sang plein la cuisine...j'ai marché dedans... » J'ai raccroché sans m'en apercevoir, après quelques mots de soutien qui sortirent comme d'un automate. J'ai dû rester quelques instants dans une hébétude totale, comme dans un vide temporel ; puis j'ai mis ma veste et je suis sorti...

Pendant mon trajet vers l'hôpital, je me ressouvenais de la dernière lettre que m'avait envoyée Jules. Il était coutumier de cette pratique désuète d'écrire de longues lettres qui étaient autant de méditations qu'il tentait de partager avec moi, mais sans attendre vraiment de réponse ; ça lui était utile, semble-t-il de mettre sur le papier les tourments qui ne cessaient de l'habiter. Voici cette dernière lettre : « J'ai peur, oui peur panique même, puisque le cœur me cogne dur dans la poitrine pendant que j'essaie d'écrire, en espérant que j'y trouverai le calme. Ces beaux messieurs, qui respirent la bonne santé matérielle, me font peur dès qu'ils ouvrent la bouche. Ce qu'ils disent transforme ce que je croyais être le réel. Leurs mots tordent le cou à mes désirs les plus sincères ; c'est comme s'ils me tordaient le bras et me plaquaient la figure contre terre, m'écrasant sans pitié ni regret. Pourquoi tant de peur ? Pourquoi tout s'effondre-t-il en moi subitement ? Ce qui me brise, c'est peut-être que, face à ma fragilité, leur inébranlable certitude apparente d'être du bon côté, celui de la puissance et de la domination, ne me laisse aucun espace pour respirer. Ils savent ce qu'est le Mal, ils savent composer avec lui sans problème moral encombrant, ils savent gérer l'immonde ; sont-ils plus forts que le Mal puisqu'ils ont passé un pacte avec lui : ils protègent les petites gens (disent-ils), les pauvres bougres qui n'ont pas la force d'endurer ce qu'ils savent endurer, la misère du monde, c'est-à-dire la guerre permanente que se livrent les êtres humains. Mais s'ils l'endurent si bien, c'est peut-être bien qu'ils y participent en première ligne. Partie prenante, ils prennent leurs biens à partir de la souffrance du monde. Savent-ils seulement qu'ils exténuent le monde ? Ils ont parfois l'air sincèrement préoccupé du destin

de l'humanité. Mais il ne faut pas trop en dire pour ne pas effrayer le petit peuple qui ne supporterait pas d'entr'apercevoir les menaces qui pèsent sur lui, mais qu'eux seuls, savent contenir. Ce sont les fondés de pouvoir du Pouvoir Universel, des attachés cosmiques, en quelque sorte. Ils ne peuvent pas trop montrer qui ils sont vraiment, leur essence le leur interdit. Au nom de qui ou de quoi parlent-ils ? à les entendre, on se sent tellement petits devant la fatalité à laquelle nous sommes contraints par le Système. Ils tiennent un langage de vérité, disent-ils ; il ne faut pas rêver, disent-ils ; à terme nous serons tous morts, ça ils ne le disent pas comme ça, mais c'est la basse continue de tous leurs discours, cette gigantesque et effroyable pulsion de mort qui parle à travers tous leurs mots et tous leurs gestes. »

*

Quelques semaines après sa sortie d'hôpital, Jules m'appelle au téléphone : il veut me voir cet après-midi, on pourrait aller se balader le long des quais, profiter du soleil renaissant. Je me sens immédiatement soulagé de l'entendre ainsi exprimer le désir de faire quelque chose. Il ne sortait pratiquement plus de chez lui, traînant devant la télé, abruti par ses anxiolytiques, zappant d'une chaîne à l'autre compulsivement, cherchant vainement quelque image apaisante. Je n'allais plus le voir depuis plus d'une dizaine de jours ; j'avais trop de mal à supporter son regard vitreux qui ne regarde rien, ces yeux glauques et visqueux tournés vers l'intérieur ; je ne sais trop comment décrire ça. Je me sentais empâté dans son marasme, englué dans une sensation nauséuse qui me saisissait dès que j'entrais chez lui. C'était comme une sorte d'irréalité, quelque chose à côté de la vie des autres, de la vraie vie du dehors ; mais en même temps c'était terriblement réel, c'était une sorte d'existence lourde, tellement empesée, qui se répandait sur elle-même, une autosuffisance invivable. Je voyais Jules se vautrer dans une vie à l'arrêt, ni vraie ni fausse, mais obscène par la démonstration de nullité qu'elle infligeait au moindre visiteur. Difficile à expliquer ce malaise qui prend à la gorge, qui s'installe dans la poitrine, qui écrase la cage thoracique par les côtés. En fait, je crois que tous les médicaments qu'il prend sont comme un étouffoir, une épaisse couche molle, ouatée, qui écrase son angoisse sous son poids. Mais elle est toujours là l'angoisse ; chacun peut la sentir, la renifler, la ressentir à son contact ; elle continue à vibrer derrière le moindre de ses gestes. Elle est tout juste ralentie, très ralentie, au point qu'on croit pouvoir y échapper. Mais toute cette chimie qui baigne ses neurones est par son envahissement même la preuve de son échec à soigner l'horreur qui habite Jules.

Quand j'arrive chez lui, il vient de se laver les cheveux ; il s'est rasé, et du coup, c'est comme s'il avait rajeuni. Il a le regard un peu plus clair. « Je vois

Tina demain ! » me dit-il en guise de bonjour. Je comprends alors la raison de son mieux-être soudain. Mais en même temps, je ressens un frisson dans le dos ; une sourde inquiétude me retombe dessus. Que Tina eût accepté de le revoir était en soi un coup de théâtre. C'était vraiment le moment de dire que le remède est pire que le mal. Je cherchais dans ma tête ce que je pourrais lui dire pour lui éviter ce que je ne pouvais comprendre que comme une rechute ; il ne s'était donc pas assez humilié, il n'avait pas compris qu'il avait perdu tous ses repères dans cette histoire... » Il faut que tu m'aides, cette fois-ci, je dois lui dire les mots qu'il faut, tu comprends... » J'essayai de lui éviter le pire : « Tu crois vraiment que c'est encore possible, une vie avec elle ? » « Faut pas que je me rate cette fois-ci avec elle, c'est tout... » Ça lui va bien à Jules de parler de se rater... On est donc sortis ensemble pour marcher le long des quais. Je n'arrivais pas à ne pas trouver étrange et surprenante la résurrection de Jules. « C'est comme si je sortais pour la première fois dans ce quartier » dit Jules comme pour mieux confirmer mon impression. Était-ce la promesse de revoir Tina qui le mettait dans cet état inattendu ? Je pouvais le comprendre : pour moi aussi, ça avait été une fête, à chacun de mes rendez-vous avec elle. Et même à présent, je n'étais jamais indifférent à sa beauté quand je la voyais. Je me demande encore comment j'ai pu faire le deuil de mon amour pour elle ; mais le fait est là : aujourd'hui je ne ressens plus ce coup de poignard redoutable et délicieux que me donnait dans le ventre chaque rencontre avec elle. Jules lui, y était toujours dans cette fascination douloureuse, et je ne trouvais rien à y redire, sinon à le mettre en garde, mais je savais bien de l'intérieur, parce que je l'avais vécu, que ça ne servait à rien. Alors, après tout, pourquoi ne pas les aider à la reconstruction de leur histoire dévastée par tant d'événements ? Jules avait raison pour le coup : les premiers mots seraient déterminants. Alors lesquels ? Ni excuses, ni reproches, ni regrets, tout ça c'était déjà fait, et ça tournerait à vide. Des promesses non plus bien sûr... « Par où commencer ? » Jules m'embêtait à la fin avec cette question lancinante qui ne quittait pas les regards

de chien battu qu'il m'adressait depuis qu'on était sortis de chez lui. « Peut-être rien... ? » tentais-je en désespoir de cause. Estomaqué le Jules après ça, il reste planté sur place, interdit, tout en point d'interrogation : « Comment rien ? » « Oui, rien, il n'y a rien de plus à dire. Ou elle t'accepte et t'ouvre les bras ; ou elle reste fermée et il n'y a rien à faire, ni à dire. » « Oui, tu as raison, c'est ce que je pense aussi depuis le début, je n'arrivais pas à formuler ça aussi simplement, je suis vraiment trop con...Mais je me vois mal garder le silence complètement...ah, si, j'ai trouvé : *Je sais aujourd'hui saluer la beauté*. Voilà ce que je vais lui dire en premier ! » Je ne pus m'empêcher de sourire, ce qui déclencha un rire amusé de Jules, le premier depuis des mois ; ce qui nous fit du bien à tous les deux, et après tout, son idée n'était pas si mal, Tina avait des lettres... « Tâche de ne pas l'insulter si elle s'assoit sur tes genoux ! »

*

L'horreur n'est jamais sûre, mais le monde lui, est toujours déjà là. Et le monde est-ce bien plus que le mal quotidien qui ronge les hommes, qui ne s'en plaignent pas tant qu'on pourrait s'y attendre ? Louis savait maintenant qu'il n'échapperait pas à ce qu'il avait toujours pris soin de laisser de côté, au sens propre : il avait toujours senti cette présence à côté de lui, autour de lui, mais il s'était toujours efforcé de porter son regard intérieur de côté, c'est-à-dire sur les côtés de la chose et non sur la chose elle-même. Et c'est pour cela, bien sûr, que la chose pesait de tout son poids sur ses épaules et sur sa poitrine ; cette suffocation, il avait vécu avec depuis tout ce temps, depuis qu'il avait compris de quoi était faite la chose qu'il ne voulait pas affronter. Il pouvait dater assez précisément ce moment : quand il avait compris que sa mère s'imbibait d'alcool et de médicaments parce qu'elle ne pouvait ni vivre ni mourir dans le monde qui l'avait dévastée ; et qu'elle en crevait de peur de ne pouvoir ni vivre ni mourir ; et cette peur lui avait fait peur ; il se souvenait encore comme d'un cauchemar

dont on ne se réveille pas du moment où il avait trouvé sa mère allongée sur le sol de la cuisine, inconscient, assommée d'épouvante. Et cette épouvante était tellement contagieuse qu'elle ne l'avait plus lâché depuis, elle s'était insinuée dans les profondeurs de son corps, entre l'os et la chair. Elle était lui à présent. C'est pourquoi la chose la plus miraculeuse qui lui fut arrivée, ce fut cette rencontre avec cette femme, où pour la première fois, il se sentit libéré de la chose en faisant l'amour avec Tina...Et puis cinq ans s'étaient passés avec tant de déchirements que ce bonheur ne vivait plus en lui que comme un rêve inaccessible ; cela ne pouvait pas durer, il y avait bien là une sorte de fatalité, la sienne. Et le jour était arrivé : demain il fallait annoncer la décision, pouvait-il seulement envisager cela aujourd'hui ?

*

« Un jour je leur montrerai de quoi je suis capable » ce stéréotype éculé ne cessait de lui trotter dans la tête, il s'en agaçait mais la vraie question était de savoir pourquoi il était hanté par ce sentiment d'incomplétude. Il faudra bien qu'un jour, il faudra bien qu'un de ces jours...*some of these days*...il avait parfois le sentiment qu'il se jouait à lui-même la comédie d'une vie aventureuse qui ne manquerait pas de commencer « un de ces jours ». Ce qu'il avait de plus assuré dans sa vie pour le moment, c'était qu'il retrouvait Tina chaque soir, et qu'il pouvait souffler un peu, c'est-à-dire rêver à ce qu'ils allaient construire

ensemble ; et pourtant, même dans ces instants de grâce, une inquiétude lui restait. Il sentait bien que leur fusion n'était pas complète, et il entendait tout au fond de sa conscience faiblement mais distinctement une voix qui lui disait que cela ne pouvait pas exister, ce qu'il attendait de son amour. Il savait bien que c'était un rêve fou, que son propre désir de grandir et de se dépasser ne trouverait jamais une réponse immédiate dans le désir de Tina de grandir et de se dépasser.

Et toujours dans sa tête, ces mots qui ne sont pas les siens et qui pourtant assiègent son esprit incessamment. C'est comme si d'autres parlaient dans sa tête à sa place et dont chaque mot lui apporterait une souffrance nouvelle. Tout ce qu'il entend de cette façon lui fait tellement de mal qu'il se demande parfois s'il n'est pas possédé par la parole d'un Autre, il ne comprend pas pourquoi il n'arrive pas à faire cesser ce manège infernal. « Tu n'es qu'un raté...il te manquera toujours ce que tu n'as jamais eu, la force d'esprit, le caractère, l'intelligence ; tu es nul dans ta substance même, et tu l'as toujours su. Tu as quelques fois réussi à faire illusion, à sauver la face, mais tout ça est rongé de l'intérieur. Tu n'arriveras jamais à être ce que tu crois être, il n'y a pas assez d'être en toi et surtout il y a cette chose immonde que tu veux à tout prix cacher aux autres, ce vice profond qui fait de toi un malade et un pauvre type. Si le monde savait ce qui s'agite au fond de toi, tu te retrouverais dans une situation intenable. Cette envie de frapper, de tuer ce qui consacre ta défaite, elle finira bien par avoir ta peau : tu finiras bien par avoir ta peau. Tu vois bien que le monde n'a rien à faire de gens comme toi, qu'au mieux il les enferme et qu'au pire... »

Il se prit la tête à deux mains et il laissa couler ses larmes, longuement, abondamment. La douleur qui le ravageait lui donnait, d'une façon surprenante, une respiration ample et régulière. Il vidait ses poumons à fond dans ses sanglots, c'est du moins ce qu'il ressentait, et il se laissait glisser dans ce vide, en constatant que cela le ramenait au centre de lui-même. Il y trouvait un certain

soulagement, mais en même temps, il se retrouvait face à ce à quoi il voulait échapper. Mais cette chose, était-elle en lui ou hors de lui ? Il n'arrivait pas à le savoir, c'était bien cela sa souffrance. Parfois, il se voyait emmuré dans des délires malsains, irrécupérable, anéanti sur lui-même. À d'autres moments au contraire, il croyait sentir que tout le mal lui venait de l'extérieur, qu'il n'était qu'une boîte vide et ouverte à tous les vents, et que tous les démons de la terre en profitaient pour venir s'y ébattre et s'y soulager au passage de tous leurs fluides malfaisants... Tout le venin de la création se donnait rendez-vous là-dedans. Il était occupé malgré lui par tout un sabbat qui écorchait de l'intérieur le peu d'âme qui lui restait.

*

Le sol lui semblait se durcir sous ses pas, comme si la terre elle-même lui signifiait quelque chose d'hostile. Il avait beau respirer à grandes goulées, aucun bienfait n'entrait dans son corps. Pourquoi tout était-il si gris dans ce qu'il regardait : les arbres, les rues, les pelouses pourtant bien vertes ? Un voile s'abattait sur les choses, les rendant insignifiantes ou laides. C'est cela qui était proprement effrayant : ne pas pouvoir jouir de « la beauté des choses » tranquillement, banalement, comme tout le monde... Tout ce qui l'entourait n'était donc plus qu'une projection de son esprit malade ? Rien n'était à sauver, et surtout pas lui-même. Se sentir de trop à ce point, c'était le plus lourd ; il essayait de se raccrocher à quelque rationalité : qu'est-ce donc qui était en trop au juste ? Constatant son impuissance à comprendre ce qui lui arrivait, il ne cessait de penser qu'il fallait cesser de réfléchir à tout ça, mais rien n'y faisait, la machine tournait toujours dans sa tête, à vide. Il était bel et bien coincé dans le monde qu'il créait à chaque pas, sans espoir d'en sortir, l'enfer lui collait à la peau. « J'ai une tristesse à couper au couteau... », cette phrase qui lui vint d'on ne sait où, produisit une sorte d'éclaircie dans cette brume opaque. « Les mots me font du bien, c'est étrange... » Ces mots-là étaient les siens propres, c'est ce qu'il comprit au même moment. Mais alors, il suffirait de trouver encore et toujours d'autres mots à lui pour le sauver ? Mais comment, et où les trouver sans les attendre ? Il avait la sensation qu'au fond de son cerveau une chambre secrète était fermée par d'innombrables barrages, et que dans cette chambre se cachaient ces mots salutaires. Une sorte d'incapacité congénitale l'empêcherait donc à tout jamais d'accéder à son code personnel, et son

désespoir s'en aggravait d'autant. Il ne supportait plus maintenant d'être ainsi dehors en plein vent secoué par l'orage intérieur ; il lui fallait maintenant rentrer chez lui.

*

Tous les matins, il s'infligeait l'écoute des nouvelles à la radio. Comme un supplice obligé. Pour rester au courant des choses du monde. Le supplice consistait dans le constat si douloureux et toujours recommencé, de son impuissance à répondre à la violence qui lui entrait dans les oreilles sous forme de phrases stéréotypées, mais qui en disaient toujours beaucoup plus qu'il n'en pouvait entendre. Et cette suffisance, cette arrogance dans la voix de ceux qui parlaient...Comment peut-on affirmer avec autant d'aplomb des choses qui demanderaient une vie de réflexion pour les penser à fond ? L'effet de ces paroles était catastrophique sur lui, sa physiologie même en était atteinte : crampes au bas du sternum, respiration difficile, vertiges puis mal de tête, et pire que tout, cette plaie ouverte au centre de lui-même que venaient fouailler tous les vautours du monde. Il était ouvert au monde, il n'était qu'ouverture et toute la rumeur du monde venait le ravager de l'intérieur. Comment pouvait-il échapper à ce tourment ? Il ne pouvait faire autrement que d'appartenir à ce monde qui était le seul qu'il avait et dans lequel il avait le désir inextinguible de se déployer dans la communauté chaleureuse des humains qui tardait tant à lui faire le petit signe de reconnaissance qu'il attendait. Il était si disponible qu'il en

devenait un ostensor avide de regards, mais déserté inexplicablement par tous...Sa ferveur à vouloir partager sa ferveur ne faisait que le plonger dans la dérélition la plus douloureuse. Il lui manquerait donc toujours quelque chose pour faire partie de l'humanité ? Il sentait bien que personne ne l'y attendait, que personne n'avait besoin d'attendre ce qu'il avait à dire au monde. Non, ce n'était pas ça : personne ne savait qu'il crevait de faire entendre sa voix. Mais lui-même ne se sentait jamais prêt à faire entendre cette parole, il se sentait toujours en retard, définitivement en retard, alors quoi ? Il se noyait dans son propre ridicule ; il étouffait littéralement, envahi, encombré par les cadavres de milliers de mots morts-nés.

Mais, malgré tout cela, ce qui lui donnait toujours la force d'attendre encore un peu, c'est qu'il sentait qu'en lui, le langage ne mentait pas, qu'en cela il différait de tout ce qu'il pouvait entendre tout autour de lui, au-dehors. Ce qui parlait en lui, c'était sa propre mort, et il devinait qu'il n'arriverait à parler qu'à partir de la mort du monde en lui ; et que seule cette mort lui donnerait l'être dont il sentait la présence derrière les choses, et qui l'électrisait incessamment. Ce qu'il désirait, c'était entrer en instantanéité avec cet être qui se dérobaient toujours. Mais cela était-ce seulement possible ? Il sentait bien une présence derrière la cloison, mais comment franchir la cloison ? La folie le guettait, car la folie, c'était de sentir cela et de ne pas réussir à se mettre au contact de l'être derrière la cloison...Les idées de meurtre étaient concomitantes de cette recherche éperdue. À la suite de certaines altercations qui ne manquaient jamais d'arriver dans ces moments-là, il se rendait compte, tout tremblant encore de la dispute et de tant de violence mobilisée en un clin d'œil, qu'il eût été fort possible qu'il portât un coup mortel à quelque adversaire occasionnel. Il sentait nettement dans ces événements-là l'adrénaline jaillir de ses reins, et noyer ses artères ; sa vue s'obscurcissait, et il comprenait toujours, après coup, qu'il avait encore une fois, échappé au fait divers. C'est alors que s'enchaînaient dans sa tête malgré lui, images et phrases. S'envisageaient malgré lui dans sa pensée les

faits et gestes produisant la possibilité de le voir traduit en justice un jour ou l'autre. Il se surprenait alors à rédiger une chronique judiciaire le concernant ; ou bien se développait une plaidoirie chaotique où il se faisait l'avocat de lui-même ; s'entendant dire les mots qui pourraient attirer sur lui la clémence du jury.

Ce qui dominait malgré tout, c'était un lourd sentiment de honte : la honte de s'être ainsi mis dans la situation obscène où ses plus intimes tares se trouvaient exposées à la vue et au su de tous. Il n'avait donc pas réussi à contenir ce volcan d'immondes affects qui tendaient à jaillir de lui à tout moment. Mais maintenant, il fallait bien tenter de s'expliquer, de faire comprendre l'atroce douleur que c'est d'avoir tout cela qui remue en soi, dévastant toute possibilité d'une bonne et belle pensée... « Il était fatal qu'un jour, Monsieur L... se retrouve devant vous. Il a lutté longtemps contre ses penchants meurtriers tout en sachant qu'il passerait à l'acte tôt ou tard... » « Il n'a pas été capable de faire face à la violence du ressentiment qu'il a toujours nourri contre le monde entier. Regardez-le à présent, aussi penaud qu'on peut l'être, tassé sur lui-même dans un impossible désir de disparaître aux yeux du monde. Son châtement a déjà commencé par le fait qu'il ressent nos regards comme autant de flèches le transperçant ; car vous voyez bien jusqu'au fond de lui-même et c'est ce qu'il redoutait le plus. Il s'est mis là dans un beau pétrin ; et il est en train de comprendre que c'est cela qu'il a voulu secrètement, en espérant une hypothétique libération de l'emprise de ses démons. Il croit peut-être s'en tirer à bon compte en vous inspirant de la pitié : ce serait trop facile. Nous n'allons pas lui permettre de jouir ainsi de son abjection. Il est profondément mauvais, il le savait, il le cachait ; il l'a finalement démontré au regard de la Société ; et maintenant, il voudrait nous faire le coup de l'enfance malheureuse et de la souffrance existentielle ! Mais ne soyons pas dupes, ne lui offrons aucune compassion, car ce qu'il a fait ne doit être payé en retour que de notre mépris. S'il a souillé son existence, il ne doit pas souiller la nôtre, nous

devons rester purs de son impureté. Regardez-le : il n'est que trop évident qu'il n'attend que nos larmes en guise de réconfort. »

Il émergeait assez brusquement de la torpeur où le plongeait ce flux mental qui s'emparait de son esprit sans qu'il ne s'en aperçoive et qui s'achevait brusquement sans qu'il sût pourquoi. Il en sortait comme d'un cauchemar, le poulx surexcité, les idées confuses et dans un état d'extrême fatigue nerveuse. Il avait pourtant le net sentiment que, pendant tout le temps qu'avait duré son auto-sidération, le monde avait continué de vivre et d'avancer, et qu'il s'était privé lui-même de la possibilité de participer convenablement au « cours des choses ».

*

C'était le temps où l'humanité s'engageait chaque jour un peu plus dans la négation de ce qui en voulait la négation. Pourquoi se sentait-il concerné au premier chef par cette course à l'abîme ? Pourquoi sentait-il peser sur ses frêles épaules une telle responsabilité ? Était-il en mesure, lui si insignifiant, de peser sur le cours des choses ? Il avait cette image en lui : sur son chef précisément, la pointe d'une pyramide inversée pesait de tout son poids, et s'enfonçait directement dans son cuir chevelu, en attendant mieux. Il s'effrayait de cette mégalomanie qui le faisait se prendre à la fois pour Atlas et Axis. Mais n'était-ce pas le sort de tous ceux qui ressentent, malheureux à s'en rendre malades, le Souci du devenir du monde.

*

La colère est mauvaise conseillère, encore une phrase qui tournait sans arrêt dans sa tête ; *la Sagesse des Nations*, comme ils disent...Et que fait-on lorsqu'il n'y a plus que les conseils de la colère qui tournent en boucle dans ce pauvre crâne incliné sous son drapeau noir ? Faut bien que ça sorte d'une façon ou d'une autre, sinon j'explose de l'intérieur et ça va faire très mal à quelqu'un qui passera par là au mauvais moment. Et la boucle sera bouclée : le Mal engendrant le Mal. Comment convertir cette puissance qui ne s'exprime que par des ravages, en intensité créatrice qui ne demande qu'à construire ? À de rares moments, il avait l'intuition que ce qu'il pensait être une tare personnelle, et dont il avait honte : cette façon de bouillir à l'intérieur d'une colère noire au point d'en être incapable de rien faire d'autre que de s'autodétruire ; il sentait que cet excès de violence était le lot commun de tout un chacun, et que tout être

humain était fatalement un jour ou l'autre confronté à cela, détruire ou construire...

*

« Travailler dur, c'est ce que j'ai toujours fait, moi ; je ne suis pas un fonctionnaire, moi. Tout ce que j'ai gagné, c'est grâce à mon travail, à mes efforts quotidiens. Et ceux qui n'ont pas autant que moi, c'est bien de leur faute, s'ils n'y sont pas arrivés, alors que moi, oui ; cherchez l'erreur. Il faut arrêter de se branler la tête avec ces histoires de partager les richesses. Les gros, les très gros, on sait bien depuis toujours, ils se débrouillent pour garder tout pour eux. Alors moi qui ne suis qu'un petit gros, je ne vais pas me gêner pour planquer mes éconocroques. J'en déclare bien assez comme ça. Pourquoi je donnerais tout cet argent ? Pour qu'on construise des crèches où mes petits enfants n'iront jamais ? Ils sont bien mieux dans le privé, bien à l'abri de toute cette racaille qui traîne un peu partout de nos jours...

*

Le problème n'a jamais été vraiment celui de la Droite ou de la Gauche ; mais toujours celui des riches et des pauvres, des puissants et des dominés par ces puissants. Le clivage Gauche/Droite a été pertinent à une certaine période de l'histoire, pour marquer les choses avec une certaine effectivité.

Personne n'a jamais eu envie d'être dominé et le vrai problème, c'est de trouver une alternative à l'opposition cardinale des dominants et des dominés. Maître de soi, c'est la seule voie, la seule directive à partir de quoi construire

l'alternative : celui qui est maître de son soi-même n'a aucun besoin d'être maître de celui d'autrui...

*

Mais qu'en savent-ils du pouvoir ceux qui ne l'ont jamais eu ? La légitime violence à quoi on est obligé quand on gouverne, qu'ne savent-ils ? Pourraient-ils même en supporter l'idée ? Envoyer des humains à la mort, décider de la vie ou de la mort d'êtres humains, pourraient-ils endurer cette suprême jouissance légitimée par la puissance de l'État ?

Il faut bien des chefs aujourd'hui comme avant et je dirais même encore plus qu'avant, lorsque l'Eglise et l'Etat étalaient leur magnificence, et occupaient une part non négligeable dans la tête de chacun, veillant sur les faits et gestes de chaque membre de la communauté, comme l'œil de Caïn...La bonne et si utile culpabilité s'est peu à peu évaporée, après la mort de Dieu, ce chef suprême. Et voilà comment a pu germer dans la tête échauffée de quelques maniaques prêts à toutes les licences, ce qu'on a appelé, de façon blasphématoire, l'amour libre...Ça ç'a vraiment été la trouvaille la plus dégueulasse du siècle : tout le monde couchant avec tout le monde, dans tous les sens et à tous les instants, heureusement que le SIDA est arrivé, comme une bienheureuse punition, mais ça n'a même pas suffi. Même les pauvres se sont rendu compte qu'ils pouvaient profiter de quelque chose sans avoir à déboursier quoi que ce soit...enfin, je me comprends ! Dégueulasse je vous dis ! Il a bien fallu que les chefs élaborent une stratégie pour se remettre à contrôler tout ça ! Mais, en définitive, l'avantage du bordel ambiant, cela a été de désorienter les gens ; après avoir bien baisé, ils étaient finalement tout prêts à se faire baiser, et

c'est ce qui s'est passé. Leur faire admettre que ce qui va les contraindre dans leur petite vie misérable, c'est un mal nécessaire pour le bienfait de l'humanité future (ah, parlez-leur de leurs enfants !), la nôtre celle des chefs, mais ça il ne faut pas le leur dire, voilà le bluff généralisé et théorisé par nos penseurs méritants, nouveaux philosophes et autres, le coup de poker que nous ne cessons pas de remporter : « on a tout essayé », c'est eux-mêmes qui le disent.

Journal de Jules

22 janvier : J'ai senti aujourd'hui quelque chose d'énorme qui m'écrasait et qui allait finir, à tous les coups, à avoir ma peau. Je marchais dans la rue, j'allais à la salle de sport pour me « remettre en forme », et il me semblait que chacun de mes pas contenait en lui ma propre fin, vers quoi je m'acheminais concrètement, très concrètement. Mais cette chose était-elle en moi ou hors de moi ? D'où venait-elle ? je ne saurais le dire...mais il était clair que tout serait bientôt fini pour moi d'une façon ou d'une autre ; c'est-à-dire tout aussi bien par l'effondrement central de mon esprit sur lui-même à l'intérieur de mon

abdomen, que par la brisure nette et précise de mon intelligence et de ma lucidité, laissant toute la place aux tortures sans nom de la folie.

25 janvier : Cette fois-ci, c'est trop. Comment pourrais-je supporter plus longtemps d'être humilié à ce point ? Les regards surtout, qui déversent leur quota d'indifférence puis de mépris avant la haine de ceux-là qui me regardent et qui s'estiment eux-mêmes tellement qu'ils croient pouvoir me juger...

3 février : Le spectacle du monde politique me rend malade. Ils sont en train de tout détruire, à commencer par le langage. Le dernier cri de la communication gouvernementale réside dans ce que ses stratèges et gourous autoproclamés *Docteurs Toupies*, appellent « éléments de langage ». Il s'agit de phrases, de mots-clés préparés à l'avance, distribués par fiches à chaque aboyeur préposé à leur répercussion systématique dans les canaux habituels d'information. L'effet est dévastateur : est-il prémédité ou innocemment provoqué ? S'en prendre ainsi à l'authenticité du langage, qui est toujours jaillissement créateur, est d'une violence inouïe et délétère ; constater cette horreur me laisse brisé et dévasté pour de longs moments... Les éléments de langage visent à détruire une réalité pour en installer une autre, mais factice puisque non spontanée, à force de martelage et décervelage. Ils s'appuient sur la puissante efficacité de la répétition à travers les médias. Les aboyeurs sont comme des acteurs qui connaissent parfaitement leur rôle et qui le jouent avec une délectation agressive et une arrogance jubilatoire. Ils jouissent ainsi à plein du pouvoir qui leur est conféré. Ils se gonflent eux-mêmes de ces mots creux, finissent peut-être par y croire, et les font résonner comme la vérité vraie. Ils sont de toute façon, obligés de croire à leur mensonge sous peine de voir leur puissance se déliter instantanément.

Et moi, je suis effaré et effrayé d'assister à cela sans pouvoir régir autrement qu'en me rongant les sangs, misérable petit homme que je suis... Je

vois le monde basculer dans la folie d'un simulacre qui détourne chacun de l'essentiel, de la vérité de la vie propre de chacun ; et je vois le monde entier se précipiter dans cet abîme avec une frénésie inconsciente. C'est un puits sans fond, mais la chute aura bien une fin, n'est-ce pas ? Ou bien faut-il penser qu'on n'arrêtera jamais de s'effondrer dans ce trou noir qui nous arrache à nous-mêmes en nous disloquant dans notre humanité : peut-on consentir à cela ? Qui peut consentir à cela ? Les derniers hommes s'empressent d'effacer de leur for intérieur toute trace d'humanité. Voici venir le temps des fantômes électroniques.

*

« Êtes-vous décidés à prendre votre vie en main ? Êtes-vous déterminés à ne plus subir, mais à choisir et à agir ? Devenez l'entrepreneur de vous-mêmes ! N'attendez plus que la mort vienne vous surprendre, vous êtes plus forts que la mort si vous le décidez au fond de vous-mêmes. Les empires eux-mêmes finissent par s'écrouler, mais vous, si vous le voulez vraiment, vous deviendrez indestructibles. Forgez votre avenir en ne comptant que sur vous-mêmes. Vous vous apercevrez bientôt que tout est possible. Oui, à vous seul tout est possible, n'attendez rien de quiconque, vous êtes à vous-mêmes votre alpha et votre oméga. Devenez le chef de vous-mêmes, le patron de vos désirs et de vos plaisirs, le reste suivra. Ne craignez pas de laisser en chemin ceux qui s'essouffleront à vous suivre, ils n'en valaient donc décidément pas la peine. Votre énergie est le parangon de votre vertu. Ne souffrez pas de faire souffrir, ne vous attristez pas de la peine des autres, vous en sortirez grandis. Cette vallée de larmes, de sueur et de sang n'est pas faite pour les pouilles mouillées, les foies-jaunes et les pieds-tendres. Montrez-leur que vous en avez, ils en baveront d'autant plus et vous en jouirez d'autant, leur giclant votre foutre au visage.

Dans ce séminaire d'entreprise, durant les quelques jours que nous allons passer ensemble, je vous apprendrai à avoir les yeux plus gros que le ventre ; car c'est en voyant les choses en vision majeure, avec des lunettes XXL, c'est en regardant toujours plus loin, c'est en voulant toujours gagner plus, que vous deviendrez les vainqueurs dont notre Système a besoin pour le diriger, et le faire prospérer, en le défendant contre les pisse-froid qui espèrent encore pouvoir l'empêcher de se développer encore et toujours plus...Et sachez bien que si vous n'êtes pas capables de vous maintenir au sommet de l'édifice, il se trouvera

toujours quelqu'un pour vous pousser dans le vide et pour vous faire revenir d'où vous venez, parmi les esclaves dociles qui n'ont pas d'autre choix que d'obéir, et de remercier gentiment pour les quelques miettes que nous laisseront parfois tomber de nos agapes...

Et maintenant, quelques travaux pratiques...

*

Et pourtant ce jour-là, rien ne laissait présager l'intensité de ce qu'il allait vivre avec Tina. C'était une évidence depuis quelques jours seulement, et non depuis leur première rencontre : la nécessité gouvernerait leur histoire à deux. Et ce n'est pas seulement de la fête charnelle qu'il s'agissait, mais de la nécessité qu'ils soient ensemble à ce moment-là. Jules vécut ces instants dans une transe qu'il espérait qu'elle ne le quitterait jamais et qu'il savait bien pourtant irrémédiablement éphémère par « la force des choses ». Il n'osait pas demander à Tina si elle ressentait les mêmes choses que lui, ou plus, ou moins. Il se contentait d'imaginer qu'il en allait de même pour elle et pour lui, c'était rassurant. À quelques mots qu'elle avait comme laissé échapper, il comprenait que l'aventure de leur rencontre, l'expérience qu'elle constituait en elle-même, la transcendait tout autant que lui. Il ne fallait pas en dire plus, de peur que les mots détruisent la magie de ce qui se passait là. Et il se passait vraiment quelque chose d'inouï et d'inoubliable, comme il l'avait déjà compris et qu'il n'a cessé de regretter la perte depuis un certain jour funeste. Il aurait voulu fixer ces sensations d'une force et d'une pureté absolue, en faire quelque chose d'immuable, quelque lieu réservé à lui seul et dans lequel il pourrait ensuite revenir à son gré. Les gestes de Tina et les faveurs qu'elle lui dispensait avec

une grâce inespérée, avec une générosité scandaleuse à force d'innocence ; tout cela le remplissait d'un bonheur physique tellement puissant qu'il se sentait transi dans tout son être par des sensations qui s'épuraient jusqu'à le brancher sur l'infini. Comment se saisir de cette sensation d'éternité si fugitive, et qu'on aimerait tant vivre incessamment ? Était-ce seulement possible ? Cet extraordinaire sentiment d'une vie pleinement vécue dans une sensorialité s'abouchant à la spiritualité la plus palpable, pouvait-il être autre chose qu'éphémère bonheur des sens ? Toucher à l'infini à partir d'un corps fini, cela ne pouvait pas durer, cela ne pouvait pas marcher toujours...C'est ce qu'il ne cesse de ressasser dans une nostalgie d'autant plus douloureuse qu'il sut dès le début qu'elle emplirait le reste de son existence, à la façon d'un fantôme pleurant sans fin, en déshérence de son pays natal.

*

Alors, l'argent...c'était finalement toujours à ça qu'il se voyait revenir dans ses pensées les plus moroses, les plus morfondues ; et sur sa capacité à « subvenir à ses besoins ». Lui traversait toujours la tête, à ces moments-là, la possibilité du vol, du banditisme pur et simple, mais comme quelque chose que chacun peut constater dans la vie courante et qui lui était absolument étranger ; il ne concevait pas un seul instant qu'il pût « basculer » dans le hors-la-loi. Tout cela restait vraiment en dehors de lui, mais tout en exerçant une certaine pression sur ses pensées les plus intimes. Le malaise certain dans lequel le mettait ces réflexions prouvait finalement que les choses n'étaient pas si claires, et que le problème de l'illégalité, ou plutôt de la transgression radicale, travaillait toujours quelque part, en sourdine. Cette violence qu'il sentait affleurer trop souvent en lui, prête à détruire, il savait bien que c'est de cela qu'il

s'agit dans le meurtre ; mais après ? Comment survivre après avoir tué ? Il se trouvait parfois assez ridicule de se poser cette question, tant il est facile de constater que, dans le monde, les meurtriers abondent et, le plus souvent, se portent bien, souvent mieux que les gentils, ceux qui ne savent pas tuer, qui n'osent pas, par manque de lucidité et de courage. Tout cela finissait par s'embrouiller dans sa tête qui devenait lourde de ces noirs pensers, parmi lesquels il soupçonnait de redoutables sophismes. Il se piégeait donc lui-même par excès de réflexion.

Le monde du crime et ses prétendus codes d'honneur dans le réel d'aujourd'hui lui semblaient participer à une conduite d'évitement de la finitude essentielle à chaque existence humaine. Accepter sans conditions la violence inhérente à la vie des hommes entre eux, et choisir d'en déployer tous les prestiges pour accomplir sa propre volonté de puissance, organiser le chaos de la fin de civilisation pour s'y mettre au centre, et régner par ses pulsions sur les pulsions adverses, telle était dans cette ambiance de fin du monde la tentation majeure : se laisser glisser dans le nihilisme de la jouissance pure, dans la jouissance du pur nihilisme. Et c'est à cela que cèdent et que cèderont tous les Maîtres du Monde présents et futurs.

*

« Non mais vraiment, je vous assure, il faut qu'il y ait des gens très riches dans toute société ! C'est comme ça depuis toujours, et personnellement, je ne vois pas pourquoi ni comment il faudrait changer cet état de choses. Moi-même j'ai un salaire de PDG (non, non je ne vous en révélerais pas le chiffre, je préfère) qui me permet de répandre quelques bienfaits autour de moi sur ma

famille proche, évidemment et puis sur quelques amis et connaissances dont on a toujours besoin quand on occupe ce genre de poste. Je suis au centre d'une petite constellation et c'est bien agréable, je peux vous l'assurer. Je traite plutôt bien mes collaborateurs, très bien même si je les compare à ceux de la concurrence. Je n'irais pas jusqu'à dire que je remplis une fonction sociale, car comme chacun sait, le marxisme est bien mort et enterré : le monde moderne a enfin compris qu'il fallait laisser faire ceux qui savaient faire et qui avaient les couilles pour le faire (si vous me permettez l'expression). Car il faut en avoir pour licencier trois cents employés-collaborateurs d'un coup. Je suis un homme malgré tout et ça ne me laisse pas de marbre de les voir ravagés par la crainte de ne plus être en mesure d'assurer leur avenir et celui de leur famille. Mais le monde est cruel, c'est ainsi depuis la nuit des temps ; et il faut bien reconnaître qu'on a fait pas mal de progrès depuis le début de l'ère industrielle : ils ont la télévision maintenant pour se divertir de leurs problèmes, et d'ailleurs notre société est devenue une société d'assistés, mais bref ! il y a une maxime qu'il ne faut jamais oublier, c'est un grand philosophe qui l'a trouvée ; elle dit comme ça : *l'homme est un loup pour l'homme*. Une fois qu'on sait cela, on comprend vite comment se situer parmi les loups. De toute façon, à terme on sera tous morts, alors autant en profiter un max avant de crever. Je n'ai jamais vraiment compris ce qu'on foutait sur la terre et je n'ai aucune envie de perdre mon temps à chercher le sens de l'existence en me branlant les méninges. Je l'ai trouvée suffisamment, à ma guise : c'est produire toujours plus pour gagner toujours plus et comme ça marche à tous les coups dans la situation où je suis, je ne vois pas pourquoi je me couperais les couilles pour m'arrêter dans mon élan si vital pour moi d'abord, les autres n'ont qu'à en faire autant...

Tout ce que je dis là, heureusement que ça ne sort pas de ma tête, si tout le monde entendait ces pensées intimes qui tournent en boucle dans ma tête, ça me compliquerait terriblement ma vie, ça casserait mon image de winner... Mais tout le monde sait bien qu'on crève tous et tout seul au bout du compte. Ma rage de

vivre jusqu'à présent a réussi à masquer ma peur de mourir. Mais pour ça, je sens bien que je ne dois pas arrêter un seul instant d'être en mouvement ; sinon me rattrapent aussitôt ces pensées morbides qui me plombent à mort, c'est le cas de le dire, et qui font de moi une pauvre bête apeurée quine fait qu'attendre le coup de grâce du chasseur, le coup de dague bien placé au milieu des côtes du côté gauche. Je me mets malgré moi à imaginer mon dernier instant. Ce n'est pas le problème de la douleur qui m'effraie tant, mais de ce qui vient juste après, quand on n'est plus vivant et qu'on ne ressent même plus de douleur. Qu'est-ce qui se passe ? Est-ce que la lumière s'éteint tout d'un coup, comme si quelqu'un avait poussé l'interrupteur ? Est-ce progressif, comme au théâtre, quand la lumière baisse jusqu'au noir ? A-t-on le temps de se voir mourir ? Qu'est-ce qu'on peut bien ressentir, nom de Dieu ? Merde, j'en veux pas de ces idées de merde qui me pourrissent la tête et me ruine le moral ! Tiens, je vais sortir me payer une pute, et je vais même l'enculer...si je bande assez fort, après tout ça...nom de Dieu ! »

Journal de Jules

5 août : Il s'est passé quelque chose d'étrange dans le ciel cet après-midi à la plage : la mort d'un nuage. J'étais allongé sur le sable, à moitié endormi, quand j'ai senti sur mon visage que le souffle du vent changeait de direction ; j'en fus si étonné que je sortis de ma torpeur d'un seul coup en me relevant sur les coudes. Le vent qui venait jusque-là de la terre s'était effacé devant un souffle puissant et étonnamment continu qui venait de la mer ; c'était le souffle d'Éole lui-même, à n'en pas douter. J'ai senti qu'il se passait là un événement rare parmi les Éléments ; j'en eus la confirmation en m'allongeant à nouveau sur le dos pour regarder le ciel. Exactement à la verticale de la plage, un nuage blanc et cotonneux à la perfection était visiblement pris entre des vents contraires. Les mouvements de la masse blanche se dissociaient, une partie du nuage bougeait vers l'est, l'autre partie vers l'ouest ; cette étrange dynamique des fluides vaporeux donnait à la masse blanche une présence assez étrange, inhabituelle en tous cas ; les mouvements internes du nuage semblaient l'expression d'un conflit dont le monde prenait connaissance avec perplexité. J'observais le spectacle se dérouler lentement au-dessus de mes yeux, puis, entrant peut-être dans une sorte d'hypnose, je me repris à somnoler, retombant dans ma torpeur. Quand je rouvris les yeux quelques minutes plus tard, il n'y avait plus trace d'aucun nuage dans l'orbe de ma vision, le ciel s'était comme dégagé d'un souci, et le bleu en paraissait encore plus intense, il apparaissait dans la vérité de son être. Cet événement absolument saugrenu et inutile quant à

mon souci personnel me fit malgré tout ressentir quelque chose d'essentiel dans le rapport que je peux avoir avec une vérité qui me dépassera toujours, qui semble ne pas me concerner au premier abord, mais qui en fait constitue toute ma substance et révèle de façon oblique que j'appartiens moi aussi à l'être des choses, et que l'authenticité après laquelle je ne cesse de courir éperdument, elle était là-haut, venue à moi, inopinée, insolente dans la gratuité de son être.

15 août : Quand j'essaie de trouver, ou d'imaginer trouver ma juste place parmi les « frères humains », je finis toujours par ressentir un plus grand malaise que celui qui prévalait avant que je me pose ces questions, et qui ne tarde pas à déclencher une angoisse bien asphyxiante. Qu'avons-nous donc en commun nous tous sur cette terre ? Si ma pensée cherche d'abord à se rassurer avec l'idée d'une fraternité finalement inextinguible et qu'il suffirait de quelques hommes de bonne volonté pour...J'en viens vite à une véritable vision qui, si elle reste abstraite, intellectuelle, ne m'en retourne pas moins toutes mes entrailles. Je sens, d'abord confusément et de manière de plus en plus précise ensuite que tous les hommes aujourd'hui se trouvent forcés à une course effrénée vers la mort, mais sans accepter de la voir réellement. Et que le seul enjeu de cette course est d'éliminer le plus d'adversaires, car il n'y a plus que des adversaires, ou à tout le moins d'en dominer le plus possible ; cette frénésie passant par pertes et profits tout ce que l'humanité peut avoir de noble dans son comportement avec autrui. Tous les idéaux de beauté et d'humanité pure et simple se trouvent laminés, réduits à de simples accessoires, dont quelques belles âmes se parent encore, mais comme des leurres pour attraper le gogo et mieux le faire chuter en chemin. C'est un véritable cauchemar métaphysique qui s'empare alors de mon âme éveillée, exacerbée par cette cruauté envahissante, mes yeux n'ont plus de paupières pour me protéger de cette aveuglante cruauté. Je sens alors jaillir du plus profond de moi le besoin de crier au monde entier que maintenant ça suffit, qu'il suffit de regarder autour de soi les regards de chacun et de jeter le regard

dans ce qui concerne véritablement notre sort en commun pour que tout soit métamorphosé.

*

Comment pouvait-il continuer à croire au fond de lui-même que le Mal serait un jour comme domestiqué, circonscrit dans sa nocivité universelle et finalement rédimé ? Ce dont il était certain, c'est que tous les dieux ne furent jamais que des inventions des hommes, et qui ont plus ou moins bien réussi selon les époques et les civilisations. Mais alors d'où sortait cet espoir qu'il entretenait secrètement et si facilement comme fondement de ce qu'il pensait être le meilleur en lui ? Pourquoi persister à vouloir ce mieux hypothétique ? Et c'est ainsi que son secret espoir s'accompagnait d'un secret désespoir, lorsque

l'emportaient les noires pensées en lui : il ne faisait que se bercer d'illusions, il préférait organiser sa vie selon la souveraineté du Bien, qui n'était rien d'autre qu'une naïveté de bon aloi...Le fameux réalisme dont on lui rebattait les oreilles n'était-il pas plutôt d'assumer l'œuvre du Mal en tant qu'œuvre essentiellement humaine, et donc de vivre selon la loi du Mal, puisque rien n'est plus puissant pour faire marcher les hommes sur la terre dévastée ? Il fallait bien se débarrasser de la moraline, qui n'avait toujours pas apporté le bonheur ici-bas.

Après tout les saints eux-mêmes n'échappaient pas toujours à la tentation d'œuvrer selon le Mal ; ils étaient peut-être les vrais experts puisqu'exposés plus que les autres à la tentation d'une vie selon le Mal. Il y avait donc un saint en lui, à n'en pas douter, mais très enfoui, passant inaperçu la plupart du temps, mais n'en agissant que plus insidieusement, en sourdine, et finalement à son insu. La basse fondamentale de toutes ses pensées et de ses actions serait donc cette sainteté malgré lui qui lui causait bien évidemment plus d'ennuis et de tourments que de bonheurs. Comment à l'ère du nihilisme triomphant, pouvait survivre un individu de son espèce ? Un être s'attachant encore obstinément à la possibilité d'une rédemption.

*

Journal de Tina

22 mai : Hier embarquement pour Cythère avec Jérémie. Il a tenu à faire un tour sur le lac ; il jubilait visiblement en tirant sur les avirons. Il faut dire que cet effort consenti pour mon plaisir de naviguer, mettait en valeur la beauté de ses épaules et de ses bras : une façon élégante, somme toute, de rouler les mécaniques sans en avoir l'air. Et la répétition de ses gestes, le mouvement régulier de ses muscles bandés eurent vite sur moi un certain effet : je ressentis bientôt ces petits tiraillements dans le bas-ventre, qui sont toujours les fidèles indicateurs, avant même que j'en prenne conscience, de mon désir pour un homme. Les regards amusés qu'il me lançait, alternaient avec des œillades plus appuyées, plus explicites. Il glissait de mon visage sur mes seins et vers mes jambes, je sentais ruisseler son regard sur moi qui détaillait pas trop discrètement une promesse qu'il ne voulait pas bousculer, mais qu'il tenait bien fermement au creux de cette barque, guidée par le rythme de ses coups de rames. Imaginait-il que ce petit jeu m'enflammait peu à peu, et que j'avais peu de mal à envisager qu'il me maniât tout aussi rythmiquement ? Dès que nous eûmes abordé l'île, il sauta sur la petite plage et me tendit les deux mains pour m'aider à débarquer, je les saisis sans hésiter et la chaleur de ce contact ne fit que confirmer la réalité de mon émoi ; je me laissai tomber de la barque en m'appuyant sur lui et je me retrouvai en un instant plaquée contre sa poitrine, et notre premier baiser ne fut que le prolongement d'un mouvement.

Patrick Kabakdjian